

Geneviève Haag : architecte de la psyché

Didier Houzel

Londres, 3 mai 2023

Je pense qu'il est difficile de se faire une représentation du paysage psychanalytique français lorsqu'on appartient à un autre pays que la France. Cela est déjà compliqué pour un psychanalyste français tant les rivalités de personnes et les querelles théoriques ont produit un éclatement de la communauté psychanalytique. Pour un étranger, je crains que cela ne défie l'entendement.

Une vision simplifiée tendrait à faire croire que du côté français de la Manche, les psychanalystes restent attachés à une forme de dualisme cartésien qui leur fait surestimer les dimensions intellectuelles et théoriques de notre discipline et sous-estimer l'importance de ses dimensions émotionnelle et sensorielles ; alors que du côté britannique les analystes se préoccuperaient d'abord et avant tout des dimensions vécues dans l'ici et maintenant de la séance, quitte à prendre quelque liberté avec les modèles théoriques construits par Freud lui-même. Il y aurait sur le territoire français l'ombre portée de l'influence de Jacques Lacan et de son soi-disant « retour à Freud », mais aussi celle de l'indéracinable cartésianisme de la pensée française qui pousse la réflexion vers les abstractions au détriment de l'expérience vécue.

Une telle vision n'est pas tout à fait fausse et souvent elle est exprimée à l'intérieur des sociétés de psychanalyse en mal d'identité et d'orthodoxie freudienne. Mais je crois qu'elle est de plus en plus superficielle au fur et à mesure que de nouvelles générations d'analystes viennent remplacer celle des membres fondateurs. Grâce à l'action, à l'exemple et à l'enseignement de quelques-uns d'entre eux, les jeunes analystes respirent de plus en plus un air d'outre-Manche, voire d'outre-Atlantique, qui leur fait découvrir la saveur des apports étrangers aussi bien sur le plan technique que sur le plan théorique.

Geneviève Haag est l'un des meilleurs exemples d'analyste français ayant franchi la Manche, intellectuellement et physiquement, pour se former à de nouveaux domaines de la psychanalyse encore peu connus, voire inconnus en France.

Elle avait une formation de psychiatre, acquise au cours de ses études médicales dans les hôpitaux psychiatriques de la région parisienne. À la fin de son internat, dans le courant des années 1960, elle se vit confier par le Professeur de pédopsychiatrie de l'époque, Didier-Jacques Duché, un poste de médecin dans une institution pour enfants souffrant de graves déficits cognitifs, des « enfants arriérés » disait-on alors. Geneviève, qui deviendra rapidement médecin-chef de l'institution, ne se contenta pas des diagnostics établis porteurs de sombres pronostics et d'absence d'efficacité thérapeutique. Elle s'engagea dans un travail d'observation et de réflexion approfondi pour tenter de comprendre les déficiences et les souffrances des enfants reçus dans l'institution, de façon à leur proposer des dispositifs de soins individuels ou groupaux.

Sa démarche fut encouragée par sa rencontre avec James Gammill, qu'elle fit à l'Institut Claparède (Neuilly-sur-Seine), où elle avait obtenu un poste de médecin consultant. James Gammill, d'origine américaine, mais qui avait fait sa formation psychanalytique à Londres dans le groupe kleinien et qui avait été supervisé par Melanie Klein elle-même, s'était installé à Paris en 1966. Il joua un double rôle auprès de Geneviève Haag et auprès de nombreux psychanalystes et psychothérapeutes en France : d'une part celui de superviseur, d'autre part celui de lien entre ses élèves français et des psychanalystes britanniques appartenant à la mouvance kleinienne. Il joua un rôle majeur dans la diffusion en France des théories de Melanie Klein et de ses élèves et c'est ainsi qu'il permit à Geneviève Haag d'établir des contacts avec Esther Bick, Donald Meltzer, Frances Tustin et d'autres analystes kleriens. Très vite Geneviève comprit tout le parti qu'elle pouvait tirer de ces apports pour comprendre et traiter les pathologies sévères qu'elle rencontrait aussi bien dans l'Institut pour enfants arriérés de Champrosay (Essonne) qu'à l'Institut pour soins ambulatoires de la proche banlieue parisienne.

Elle s'intéressa plus particulièrement à la technique d'observation des bébés qu'Esther Bick avait mise au point à la Tavistock Clinic comme moyen de formation des psychothérapeutes d'enfant. Après avoir entendu une communication sur cette méthode d'observation lors d'un congrès international, elle s'exclama : « C'est cela qu'il nous faut pour comprendre les enfants autistes ! »

À la fin des années 1970, elle décida d'aller à Londres, accompagnée de son mari Michel Haag, pour bénéficier de séances de supervision par Esther Bick pour des observations de bébé. Elle fut l'une des premières psychanalystes

françaises à introduire dans l'Hexagone la méthode d'Esther Bick, qui a pris de nos jours une grande importance dans la formation des psychothérapeutes, mais aussi de bien d'autres spécialistes de l'enfant : éducateurs spécialisés, psychomotriciennes, orthophonistes, enseignants, etc. Sa formation à l'observation de bébé lui offrit, par ailleurs, un outil précieux pour observer ses petits malades atteints d'autisme, de psychoses, d'états limites.

L'autre outil dont elle disposait était sa formation de psychanalyste, après une analyse personnelle avec un membre de la Société Psychanalytique de Paris (SPP), société à laquelle elle adhéra. Elle se tourna alors vers les travaux sur l'autisme de Donald Meltzer et de Frances Tustin. Elle dirigea la traduction en français de l'ouvrage de Meltzer et collaborateurs (1975) *Explorations in autism*, qui put être porté à la connaissance des lecteurs français dès 1980. Elle bénéficia aussi de l'enseignement de Donald Meltzer et de Martha Harris lors des nombreux séminaires qu'ils tinrent à Paris à partir de 1974. Elle rencontra à plusieurs reprises Frances Tustin et s'inspira très largement de son œuvre écrite.

Outre son intérêt pour les travaux psychanalytiques, Geneviève Haag sut élargir sa curiosité à des disciplines connexes qui lui apportaient des éclairages précieux dans son domaine de recherche, les niveaux archaïques du développement de la psyché et leurs impasses pathologiques. Je peux citer, en particulier, son intérêt pour les travaux d'André Bullinger, à Genève, qui portaient sur l'intégration sensori-motrice chez l'enfant et celui qu'elle portait à l'œuvre du philosophe phénoménologue Henri Maldiney (2022), notamment ses réflexions sur l'espace et sur la rythmicité.

La construction du Moi corporel

Ainsi armée, elle put s'attaquer à l'énigme de l'autisme et à celles des niveaux les plus archaïques du développement de la psyché. Sa créativité se manifesta alors dès le début des années 1980, grâce à la qualité de son observation et à la profondeur de son intuition. En 1983, au deuxième congrès international de psychiatrie du nourrisson, elle fit une communication remarquable sur « La mère et le bébé dans les deux moitiés du corps ». Je cite un large extrait de la toute première observation qui lui a suggéré cette notion particulièrement féconde :

Aimée est une petite fille autiste que Geneviève suit en psychothérapie. Voilà son récit :

Après environ un an de travail, elle s'était progressivement rassemblée dans le regard et le sourire vers mon visage avec une qualité de relation tout à fait nouvelle, lorsqu'elle me joua pendant plusieurs semaines quelque chose que je finis par comprendre, mais seulement partiellement à l'époque : en prenant le recul du mimodrame, elle s'allongeait par terre, très collée au sol, les bras collés de chaque côté du corps, toute raidie, se serrant au maximum, puis elle se relevait en me jetant un coup d'œil attentiste. Après plusieurs tentatives de ce genre, comme je restais interrogative, elle alla chercher une petite maison qui s'ouvre autour d'un axe charnière médian, la posa sur la table, l'ouvrit et la referma, puis recommença à prendre sa position allongée par terre, très serrée de chaque côté du plan sagittal. Elle recommença plusieurs fois de suite : c'était comme une démonstration de quelque chose que j'avais à comprendre. Mais, je ne comprenais toujours pas. Obstinée, elle alla alors chercher deux boîtes identiques, les rapprocha, les décolla plusieurs fois de suite, puis se colla au bord de la table et m'indiqua discrètement la raie de ses fesses. Je compris alors soudain son interrogation au sujet d'être bien collée au moins dans une zone du corps, car il me revînt une question anxieuse posée à sa mère par un petit garçon tout à fait évolué, mais ayant d'assez fortes angoisses primitives : « Mais est-ce les fesses sont bien collées ? (Haag, 2018, p. 28)

Ce matériel a suscité chez Geneviève Haag l'hypothèse que l'enfant se sentait collée, dans une relation symbiotique, à son objet auquel il adhérerait physiquement dans le portage du bébé par la mère contre son corps. Toute séparation de l'objet provoque alors une rupture de symétrie entre les deux côtés du corps : le côté « maman » se séparant du côté « bébé ». L'interprétation transférentielle de cette angoisse de clivage entre les deux moitiés du corps porta ses fruits, l'enfant cessa alors ses scénarios répétitifs. Bien d'autres observations, au cours de psychanalyses d'enfant, ont confirmé l'intuition première de Geneviève de ce qu'elle appellera bientôt des « identifications intracorporelles ». Elle décrira par la suite l'impact de ces identifications ou de leur défaut sur le fonctionnement des jointures corporelles des membres sur le tronc et des segments de membres entre eux. Le « moi corporel » (Haag, 2018) devient sous son regard, non une image fixe telle que Freud (1961, [1923]) l'avait décrite dans le Moi et le Ça, mais un système dynamique construit à partir d'expériences sensorielles et émotionnelles inscrites dans une relation d'objet qui autorise ou non sa cohérence et sa complétude, sa souplesse ou sa rigidité.

Sur le plan pratique, Geneviève Haag a mis en évidence ce qu'elle a appelé une « narrativité préverbale », qui correspond à ce récit que semble faire les enfants autistes sans langage de leurs angoisses, de la perception qu'ils ont d'eux-mêmes et d'autrui et de leurs fantasmes inconscients. On voit bien, dans l'extrait

de l'analyse d'Aimée, cette narrativité à l'œuvre dans l'insistance que met la petite fille à répéter, à travers divers scénarios, le fantasme d'être cassée en deux moitiés comme une coque de noix.

Je suis tenté de rapprocher cette capacité de l'enfant sans langage d'adresser des messages de cette nature, en attente d'être déchiffrés, au concept de *préconception* de Wilfred Bion (1962). Tout semble se passer comme si l'enfant venait au monde avec la préconception d'un objet contenant dans lequel il peut projeter ses expériences vécues en attente de transformation en représentations et en pensées.

Plus tard, Geneviève fera l'hypothèse que la jonction entre les deux moitiés du corps se fait grâce à des éléments paternels de l'objet contenant, qu'elle assimilera à la notion d'«objet d'identification d'arrière-plan» ou «présence d'arrière-plan» de James Grotstein (1985).

Ce sont bien des expériences sensorielles qui sont à la base de la construction du Moi corporel, comme Freud (1961) l'avait souligné dans une note ajoutée à la traduction anglaise de *Le Moi et le Ça* :

Le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. Il peut ainsi être considéré comme une projection mentale de la surface du corps. (p.270)

Mais, Geneviève Haag situe toujours ces expériences sensorielles dans une relation intersubjective. Elle insiste sur le rôle du regard dans cette relation, tout en reprenant l'analogie faite par Donald Meltzer entre la pénétration du regard du bébé dans celui de la mère et la pénétration du mamelon de la mère dans la bouche du bébé : deux systèmes d'interpénétration qui relient l'un à l'autre l'enfant et la mère, et qui apportent à l'enfant la bonne nourriture maternelle physique et psychique. Son expérience du traitement psychanalytique d'enfants autistes l'a amenée à faire l'hypothèse de ce qu'elle a appelé des « boucles de retour » : quand tout se passe bien dans cette interaction mère/bébé, l'enfant fait l'expérience de pénétrer par le regard les yeux de sa mère et de recevoir en retour une réponse maternelle qui l'assure que son message a été reçu et lui revient transformé après un circuit dans l'esprit de sa mère qui fait rebondir sa projection sur un fond résistant, que Geneviève Haag décrit comme le fond de la tête maternelle. Dans une discussion que j'avais eue avec elle, elle avait admis que ce fond résistant représentait un élément masculin de la fonction contenante qui permet le rebond de l'élément projeté dans une boucle qui revient vers

l'enfant. J'avais voulu vérifier qu'elle était d'accord avec l'hypothèse que je proposais d'une bisexualité féminine et masculine de la fonction contenante : la réceptivité féminine/maternelle conjuguée à la consistance masculine paternelle du fond de la tête.

Cette hypothèse des boucles de retour a conduit Geneviève Haag a proposé que la fonction contenante, l'enveloppe psychique, soit constituée par la courbe tangente aux multiples points d'inflexion des boucles de retour qui se produisent dans chaque rencontre entre la mère et l'enfant. L'enfant autiste n'a pas ces expériences, pour une raison ou pour une autre ; tout se passe comme s'il avait l'impression que les projections qu'il émet tombent sans limite dans un trou sans fond où il se sent anéanti, d'où son évitement actif du regard.

La construction de l'espace

Parallèlement à la construction du moi corporel, Geneviève Haag a décrit la construction de la représentation de l'espace par l'enfant. Elle montre qu'un enfant qui émerge de l'autisme, lorsqu'il a l'expérience dans une relation thérapeutique que ses messages sont reçus, contenus et transformés, commence à regarder son thérapeute les yeux dans les yeux et, parallèlement, s'intéresse aux structures architecturales de la pièce de traitement : les angles des murs, la jonction entre le mur et le parquet, etc., qui en viennent à représenter la structuration interne, devenue stable et consistante, de son monde psychique. Elle a donné le nom de « signifiants architecturaux » à ces lignes de jonction et de verticalisation.

J'ai trouvé une similitude frappante entre les descriptions de ces signifiants architecturaux et le texte publié en 1974 par l'écrivain Georges Pérec (2000) sous le nom d'*Espèces d'espace*. On croirait ce texte directement issu des recherches de Geneviève Haag sur la construction du moi corporel et de la représentation de l'espace. J'en extrais quelques passages qui correspondent quasi parfaitement aux découvertes de Geneviève et à son enseignement :

1°) La référence à la sensorialité sous toutes ses formes, qui l'amène à inventer une répartition des pièces d'un appartement selon chaque modalité sensorielle :

...on conçoit assez bien ce que pourrait être un gustatorium ou un auditor, mais on peut se demander à quoi ressembleraient un visoir, un humoir, ou un palpoir...(Pérec, 2000, p. 64)

2°) La référence aux *signifiants architecturaux* :

Je garde une mémoire exceptionnelle, je la crois même assez prodigieuse, nous dit Pérec, de tous les lieux où j'ai dormi, à l'exception de ceux de ma première enfance – jusque vers la fin de la guerre – qui se confondent tous dans la grisaille indifférenciée d'un dortoir de collège. Pour les autres, il me suffit simplement, lorsque je suis couché, de fermer les yeux et de penser avec un minimum d'application à un lieu donné pour que presque instantanément tous les détails de la chambre, l'emplacement des portes et des fenêtres, la disposition des meubles, me reviennent en mémoire, pour que, plus précisément encore, je ressente la sensation presque physique d'être à nouveau couché dans cette chambre. (Pérec, 2000, p. 43)

3°) L'idée que l'espace contenu dans l'enveloppe psychique est le lieu de rassemblement et de déroulement de nos expériences existentielles, mais qu'il peut aussi se transformer en *claustrum* :

L'espace de notre vie n'est ni continu, ni infini, ni homogène, ni isotrope. Mais sait-on précisément où il se brise, où il se courbe où il se déconnecte et où il se rassemble ? On sent confusément des fissures, des hiatus, des points de friction, on a parfois la vague impression que ça se cogne. Nous cherchons rarement à en savoir davantage et le plus souvent nous passons d'un endroit à l'autre, d'un espace à l'autre sans songer à mesurer, à prendre en charge, à prendre en compte ces laps d'espace. Le problème n'est pas d'inventer l'espace, encore moins de le réinventer (trop de gens bien intentionnés sont là aujourd'hui pour penser notre environnement...), mais de l'interroger, ou, plus simplement encore, de le lire... (Pérec, 2000, Prière d'insérer).

Pourrait-on encore voir dans cette affirmation de Pérec que « Vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner. », l'intuition de la bisexualité de l'enveloppe psychique et du danger de se cogner à des composantes paternelles dures ?

Ces convergences entre les intuitions d'un écrivain et les recherches psychanalytiques m'ont frappé et, inévitablement, fait penser à la trajectoire singulière de Geneviève sur les traces des racines corporelles, sensorielles, architecturales du moi et des enveloppes psychiques. Ce que l'écrivain n'a pas trouvé, c'est *l'espace inutile* :

J'ai plusieurs fois essayé de penser, nous dit Pérec, à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ni un recoin. Ç'aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien. (Pérec, p.66)

Geneviève Haag, à la suite de Frances Tustin (1972 ; 1981), a mis en évidence cet *espace inutile* : *l'enclave autistique*, cette partie de nous-même qui n'a jamais plongé dans le regard d'un autre, qui n'a jamais été contenue dans un esprit aimé, mais qui parfois nous attire par ses puissances négatives dans la non-pensée, le non-partage, le non-être avant que nous rebondissions sur une présence d'arrière-plan.

La construction du temps

La construction de la représentation du temps a également fait l'objet de travaux de Geneviève Haag, à propos de la rythmicité et de l'importance des rythmes pour le fonctionnement de la fonction contenante. Ce qui sécurise le mieux le bébé, ce n'est pas une mère toujours présente et dans un contact toujours étroit avec lui, mais une mère prévisible, des rythmes repérables, dans la mesure où ces rythmes sont adaptés aux possibilités de l'enfant. Plus l'enfant grandit, plus les rythmes de présence et d'absence de la mère ou de tout autre adulte prenant soin de lui se ralentissent. Daniel Stern (1985) a insisté sur les jeux entre mère et bébé qui comportent une violation du rythme attendu : le jeu de « je vais t'attraper » ou de « la petite bête qui monte » dans lesquels on termine sur un rythme accéléré alors qu'on avait commencé sur un rythme lent. Ces ruptures de rythme me paraissent de nature à promouvoir une stabilité structurelle de niveau de plus en plus élevé.

Tout adulte qui s'est occupé d'un jeune enfant n'a pu qu'être frappé par le plaisir de l'enfant à répéter inlassablement les mêmes jeux, les mêmes comptines, les mêmes chansons. Il se complet à un niveau de stabilité rythmique. Le moment venu, l'adulte l'invite à changer d'activité, un autre jeu, une autre comptine, une autre chanson ou toute autre chose encore. Ce faisant, s'il le fait à bon escient et sans agressivité, l'adulte aide l'enfant à progresser dans ses niveaux de stabilité et à découvrir l'intérêt et la créativité d'une *stabilité structurelle* d'un niveau plus élevé. C'est ce qui lui permet de meubler son espace psychique de tout un monde de représentations et de développer sa propre créativité.

Un modèle constructiviste

J'ai souvent employé le mot « construire », je dois m'en expliquer. En effet, Geneviève Haag nous propose un modèle constructiviste de la formation de la psyché : c'est à partir de ses expériences sensorielles et émotionnelles que le bébé construit des représentations de lui-même, de ses partenaires, de son monde intérieur comme du monde extérieur. Elle renoue ce faisant avec l'antique adage scolastique *Nisi est in intellectu qui non fuerit prior in sensu* (il n'y a rien dans l'esprit qui n'ait été d'abord dans les sens). C'est aussi ce qui caractérise la philosophie empirique anglo-saxonne par opposition au dualisme et à l'idéalisme cartésien. David Hume (2022, [1739]) reprend la formule scolastique pour expliquer que nos idées sont nécessairement issues de nos expériences perceptives et sensorielles. On peut dire que c'est ce point de vue qui a ouvert la voix à une étude scientifique du psychisme, alors que pour Descartes (1966, [1637]) une telle étude était impossible faute du caractère

« étendu » de l'âme humaine. Je rappelle la célèbre notation de Freud (1964, [1938]) dans *Findings, ideas, problems*:

Space may be the projection of the extensive of the psychical apparatus. No other derivation is probable. Instead of Kant's *a priori* determinants of our psychical apparatus. Psyche is extended ; knows nothing about it. (SE, vol XXIII, p. 300)

C'est le postulat nécessaire de toute psychologie scientifique de supposer une telle extension de la psyché, de façon à pouvoir la partager en différentes parties distinctes et à observer la façon dont ces différentes parties se relient et s'organisent entre elles. Cela nous conduit-il pour autant vers un modèle constructiviste du psychisme ayant pour ambition d'expliquer sa genèse à partir d'éléments observables ? Ce n'est pas évident. C'est, je crois un aspect du débat entre les philosophes cartésiens qui s'en tiennent à un point de vue idéaliste empêchant de faire de l'étude de l'âme une discipline scientifique sur le modèle des sciences expérimentales, et les philosophes empiristes, Hobbes, Locke, Hume, ..., qui postulent que toute notre expérience psychique s'enracine dans le corps, dans l'expérience que nous en avons et dans son fonctionnement. C'est ce courant de pensée empiriste qui a donné naissance à la psychologie moderne, y compris la psychanalyse. Pour autant, avons-nous résolu le problème que le philosophe David J. Chalmers (1996) a qualifié de « difficile » : celui de la transformation du physiologique en psychologique ? Il paraît clair que les neuroscientifiques progressent à grand pas dans la résolution du problème qualifié de « facile » par Chalmers : celui des corrélations entre nos états psychiques et les états physiologiques de notre corps, notamment de notre cerveau.

Je pense que Geneviève Haag a fait un lien entre ces deux problèmes en montrant que le corps n'est pas seulement un ensemble organisé au plan biologique, mais qu'il est d'emblée un organe de communication avec le monde extérieur, en quête de partenaires et pas seulement de satisfaction. N'est-ce pas cela que Freud a signifié en parlant de *sexualité infantile* et que Bion a souligné en proposant la notion de *préconception* ? Le mystère reste entier. Lorsque Hume (1969, [1739]) nous explique que toutes nos idées viennent de nos impressions, il est convaincant ; en revanche il l'est moins lorsqu'il essaie d'expliquer la genèse des idées générales à partir d'impressions singulières. On a plutôt envie de redonner raison, si ce n'est à Descartes, tout au moins à Platon qui postulait un royaume des idées préexistant à notre perception personnelle, ou plus près de nous à Bion qui admet que les pensées préexistent au penseur.

Il y a à cela une conséquence pratique concernant les apports de Geneviève Haag. Ces apports sont précieux pour nous aider à mieux comprendre les messages émis par nos petits patients (éventuellement par des patients adultes ayant des enclaves autistiques), mais non pour expliquer la genèse de notre psychisme. Autrement dit, il faut se garder de réifier les pensées en les réduisant

à leurs corrélats physiologiques. La psychanalyse, me semble-t-il, se situe dans ce royaume intermédiaire où rien n'existe dans notre psychisme qui n'ait de racines corporelles, mais où la pensée transcende par sa puissance d'abstraction et de généralisation les conditions corporelles de sa genèse. Peut-on alors se passer d'un certain dualisme, qui n'est pas le dualisme ontologique proposé par Descartes entre une substance étendue (le corps) et une substance inétendue (l'âme), mais un dualisme épistémique entre *expliquer* au sens des sciences de la nature, et *comprendre* au sens des sciences de l'esprit, dualisme qu'avait suggéré le philosophe Wilhelm Dilthey (1992, [1883]) à la fin du 19^{ème} siècle, et que Karl Jaspers (2007, [1922]) avait repris à son compte.

L'implication concrète de Geneviève Haag

Je termine en soulignant l'implication personnelle de Geneviève Haag dans la recherche, dans la transmission et dans le soutien actif aux psychanalystes et aux psychothérapeutes d'enfant, régulièrement attaqués par des associations militantes qui s'appuient davantage sur des aprioris idéologiques que sur des données scientifiques.

J'ai déjà signalé la traduction du livre de Donald Meltzer et collaborateurs sur l'autisme, qu'elle a effectuée avec un groupe de collègues.

Je dois signaler son implication dans la création d'une importante association nationale dont le but est la promotion de la psychanalyse de l'enfant qui ne fait l'objet d'aucune formation dans les sociétés de psychanalyse : il s'agit du *Groupe d'Etudes et de Recherches Psychanalytiques pour le développement de l'Enfant et du Nourrisson* (GERPEN), que nous avons co-fondé avec quelques collègues en 1983 et qui a à son actif un grand nombre de séminaires, souvent animés par des psychanalystes étrangers peu connus en France.

Je signale encore la fondation d'une *Coordination Internationale de Psychothérapeutes Psychanalystes s'occupant de personnes avec Autisme* (CIPPA), qu'elle a fondée en 2004.

Geneviève Haag a participé à plusieurs réseaux de recherches organisés par l'*Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale* (INSERM), ce qui lui a permis de mettre au point avec toute une équipe une grille d'évaluation de l'évolution des enfants autistes traités par la psychanalyse (Haag, 2022) : l'*Échelle d'évaluation Psychodynamique des Changement dans l'Autisme* (EPCA), publiée pour la première fois en 1995 et améliorée au fur et à mesure des éditions successives. Cette grille, qui a été validée selon des critères statistiques rigoureux, est un outil de recherche précieux pour comparer des cohortes d'enfants ou d'adolescents autistes traités selon différents protocoles.

Conclusion

Au terme de ce parcours, permettez-moi de dire le plaisir que j'ai eu à vous présenter, dans ses grandes lignes, l'œuvre de Geneviève Haag, et cela pour plusieurs raisons.

La première est l'admiration que je lui porte pour la rigueur et la créativité dont elle a fait preuve tout au long de sa carrière de pédopsychiatre et de psychanalyste. Elle a osé sortir des sentiers battus d'une psychanalyse officielle souvent figée dans une exégèse de l'œuvre de Freud, exégèse savante, mais répétitive et détachée de la pratique. Elle a eu le courage d'aller chercher au-delà des frontières la formation qu'elle jugeait indispensable à son travail clinique. Elle s'est attaquée aux syndromes psychopathologiques de l'enfant les plus sévères, autisme, psychoses, états limites, sans jamais désespérer de l'efficacité de l'outil psychanalytique et sans se laisser décourager par les attaques qu'elle a dû affronter.

Enfin, *last but not least*, Geneviève était pour moi une amie de très longue date, puisque nous nous sommes connus pendant nos études de médecine, dans les années 1960. Pendant près de soixante années nous avons cheminé côté à côté, en échangeant nos idées dans de longues conversations passionnantes. Nous avons aussi souvent partagé des moments d'amitié qui restent gravés en moi à jamais.

BIBLIOGRAPHIE

Bick E. (1987), Notes on Infant Observation in Psycho-Analytic Training [1964], in *Collected papers of Martha Haris and Esther Bick*, Perthshire, Clunie Press, pp. 240-256.

Bion W. R. (1962), *Learning from experience*, London, William Heinemann.

Bion W. R. (1992), *Cogitations*, London, Karnac Books.

Bullinger A. (2004), *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars. Un parcours de recherche*, Ramonville Saint-Agne, Érès.

Chalmers D. J. (1996), *The Conscious Mind. In Search of a Fundamental Theory*, New York, Oxford, Oxford University Press.

Descartes R. (1966), Pour une science universelle – La Méthode [1637], in *Œuvres complètes, tome I*, Paris, Le club français du livre, pp. 305-677.

Dilthey W. (1992), *Introduction aux sciences de l'esprit* [1983], Paris, Les éditions du Cerf.

Freud S. (1961), The Ego and the Id [1923], *S.E. vol. XIX*, pp. 1-66.

Freud S. (1964), Findings, Ideas, Problems (1941[1938]), *S.E. vol. XXIII*, pp. 299-300.

Grotstein J. S. (1985), *Splitting and Projective Identification*, Northvale (New Jersey), London, Jason Aronson.

- Haag G. (2018), *Le Moi-corps*, Paris, Puf, Coll. "Le fil rouge".
- Haag G. (2022), Grille d'évaluation de l'autisme, Paris, Puf, Coll. « Le fil rouge »
- Hume D. (1969), *A Treatise of Human Nature* [1739], London, Penguin Books.
- Jaspers K. (2007), *Psychopathologie générale* [1922], Paris, Bibliothèque des Introuvables.
- Maldiney H. (2022), *Espace, rythme, forme*, Paris, Les éditions du Cerf.
- Meltzer M. *et al.* (1975), *Explorations in autism*, Perthshire, Clunie Press.
- Pérec G. (2000), *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée.
- Stern D. N. (1985), *The Interpersonal World of the Infant*, New York, Basic Books.
- Tustin F. (1972), *Autism and Childhood Psychosis*, London, The Hogarth Press.
- Tustin F. (1981), *Autistic states in children*, London and New York, Routledge.